

§

M. Fritz von Unruh vient d'un tout autre point de l'horizon littéraire que M. Heinrich Mann. Si nous devons à celui-ci, en dehors des productions déjà mentionnées, un drame révolutionnaire, *Madame Legros*, qui fit quelque bruit, celui-là nous arrive directement de l'armée. Il fit jouer, quelque temps avant la guerre, en décembre 1911, sous les auspices de Max Reinhardt, une comédie militaire qui s'intitulait *Officiers* et obtint alors le prix Kleist, ce qui parut assez insolite. Né à Detmold, près de la forêt de Tentoburg, Fritz von Unruh vient à peine de passer la trentaine. Il appartient à une vieille famille aristocratique du duché de Lippe. C'est comme jeune lieutenant, dégoûté du métier militaire en temps de paix, qu'il affronta la scène berlinoise. Mais la guerre, en même temps qu'elle lui fournissait de nouveaux sujets, devait développer chez lui cette ivresse verbale qui forme le fond de son talent. Il faut remonter aux poètes désordonnés du *Sturm und Drang* pour retrouver une pareille surabondance dans le lyrisme, une telle impétuosité dans l'expression des sentiments. L'irrationnel a toujours formé le fond de tous les talents germaniques, mais chez ce hobereau, habitué à l'obéissance militaire, il semble bien que la discipline intellectuelle soit complètement abolie. Il dépeint l'homme emprisonné dans les commandements de l'impératif catégorique, mais dont la nature fougueuse s'exaspère sous la contrainte. Chez lui aussi un vague humanitarisme enveloppe les tirades poétiques. On a comparé son livre de prose *Verdun*, écrit pendant la bataille, au *Feu* de M. Barbusse. Son poème *Avant la décision*, qui doit recevoir une forme dramatique définitive, date du mois d'octobre 1914. On y trouve ce singulier mélange d'idéalisme et de sang, où la soif de destruction s'allie à l'aspiration vers la perfection humaine, qui, chez le poète Kleist, constituait déjà un cas pathologique assez intéressant.

Les Allemands font avec l'œuvre de Unruh de la propagande chez les neutres. *Vor der Entscheidung* a été récité à Zurich le 19 février par l'auteur lui-même. Cette transfiguration de la guerre, qui assimile l'entreprise de brigandage germanique à la passion du Christ, peut évidemment aider les naïfs à oublier les réalités de la barbarie germanique. Singulière façon de se faire absoudre en se réfugiant dans l'incohérence !

§

Une dépêche de l'agence Havas, datée de Bâle, le 9 mars, annonce la mort du compositeur allemand Franck Wedekind. Les journaux allemands du lendemain ont confirmé la nouvelle, mais il convient de rappeler qu'il s'agit de l'écrivain Wedekind, dont la « tragédie enfantine », *l'Éveil du printemps*, fut une des soirées malencontreuses du *Théâtre des Arts*, en novembre 1903. We-

dekind était âgé de cinquante-trois ans, étant né à Hanovre en 1864. Il avait débuté par cette pièce singulière en 1892, l'année même où Gerhart Hauptmann faisait représenter les *Tisserands*. Sa jeunesse orageuse, qui le conduisit pendant quelques années loin de la littérature, lui valut une connaissance assez profonde du monde des *Music-Halls* et des établissements de plaisir. Il en profita largement, en écrivant, par la suite, une série de pièces dont les héros étaient façonnés sur le modèle des types bizarres qu'il avait fréquentés. Cette incursion dans un domaine assez neuf lui valut à plusieurs reprises de retentissants démêlés avec les tribunaux de son pays. Il fut aussi parmi les fondateurs du *Simplicissimus* et contribua par ses satires au succès d'une entreprise caractéristique de l'Allemagne d'avant-guerre. Sa vision méphistophélique de la vie avait fait de lui l'un des talents les plus discutés de son pays.

HENRI ALBERT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

*** *Dans la geôle bruxelloise. Deux années sous le joug allemand* ; préface de Paul Deschanel, Van Oest, 3.50. — Robert Vaucher : *Constantin détrôné. Les événements de Grèce, février-août 1917*, Perrin 3.50. — Sébastien Serbesco : *La Roumanie et la Guerre*, Armand Colin, 3.50. — A. Baudrillart : *Une Campagne française*, Bloud et Gay, 3.50. — E. Altier : *Journal d'une parisienne en Amérique*, Plon, 4 fr. — Capitaine Delvert : *Quelques héros*, Berger-Levrault, 3.50. — André Warnod : *Petites images du temps de guerre*, Berger-Levrault, 3.50.

Nous pouvons nous faire une idée de la charmante existence que nous mènerions à Paris si les poilus de septembre 1914 n'avaient pas été vainqueurs, ou si les défaitistes des temps suivants l'avaient été, en lisant le livre qu'une dame anonyme vient de publier sous le titre : **Dans la geôle bruxelloise. Deux années sous le joug allemand**, et qu'elle a dédié « A mes deux chers enfants, afin qu'ils n'oublient jamais ces années douloureuses ». C'est un régime odieux, en effet, que les Allemands ont institué en Belgique, calqué sur celui d'Alsace-Lorraine et de Posnanie, et plus inique encore, puisque ces gens-là ne sont entrés en Belgique qu'en brigands, régime de violence et de délation, de police secrète et de terrorisme. « On finissait presque, dit l'auteur, par ne plus oser parler, par ne plus oser penser. » Le nombre était grand des Allemands connaissant à fond Bruxelles et la Belgique pour y avoir habité et pris des notes, et s'exprimant en un français des plus corrects de façon à moucharder de la sorte la plus efficace. Certainement l'Inquisition du duc d'Albe ne devait pas être aussi bien armée, et ici le « génie d'organisation » des Allemands a pu se croire supérieur. Mais le génie d'habileté et de *zwanze* bruxelloise a fait de son côté des prodiges, et de même que *la Libre Belgique* a longtemps paru à la barbe de Von Bissing, les Belges ont pu narguer leurs geôliers,